

## Place aux livres

Number 60, Winter 2000

Avec le temps...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7673ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (60), 43–47.



Jean Soulard. *Naturellement*. Québec, Éditions Jean Soulard, 1999, 174 p.

Il n'y a pas si longtemps encore, on croyait fermement qu'en l'an 2000, grâce au progrès de la science, on se nourrirait de pilules, de purées déshydratées et qu'on boirait son beaujolais, emballé dans un sac hermétique, avec une paille. Plus occupé à faire autre chose qu'à perdre son temps à manger pour fonctionner, on serait heureux de cette avancée technologique. Nous sommes en l'an 2000 et nous l'avons échappé belle! Vraiment?

À l'heure des repas «macDonalisés», de la pizza «McCainisée», de l'université «Pepsicocacolisée», du poulet «stéroïdo-anabolisé» et de la «super-tomate transgénique», il reste encore — une chance! — des gens pour qui le plaisir de bien manger et de bien boire n'est pas une perte de temps. Loin de là! Et pour ces plaisirs de la table, d'autres encore aiment à partager leur talent et leur passion culinaires. Jean Soulard est de ceux-là.

Chef exécutif au renommé Château Frontenac depuis 1993, Jean Soulard vient de publier *Naturellement*, son troisième livre où il nous révèle ses «recettes» pour réussir de bons plats. «La cuisine est pour moi l'harmonie et le juste équilibre des produits.» «Cuisinons simple.» «La routine m'ennuie.» Voilà quelques-unes des affirmations relevées dans son texte de présentation et qui résument parfaitement l'esprit et le corps de ce magnifique livre édité à compte d'auteur. «Les saveurs potagères», «Le parfum des herbes», «Le fumet de la mer», «Le goût du terroir», «Les arômes du jardin» et «Les péchés mignons», tels sont les titres alléchants qui nous introduisent dans l'univers des saveurs de ce chef cuisinier. Enfin, «Il était une fois... ma grand-mère» et «Le cadeau de mon père» nous livrent les secrets culinaires reçus en héritage sur les confitures et la fabrication artisanale du pain.

On tourne les pages comme on déguste un bon plat : on dévore des yeux les superbes photographies de Roger Côté, où

dominent les chaudes couleurs épicées de cannelle, de muscade et de safran; on prend une bouchée de fine lumière orangée projetée sur l'assiette; on savoure par le texte les recettes qui défilent lentement au gré de notre gourmandise; et, enfin, on ferme le livre — repu, mais le ventre creux! — avec la seule envie de se concocter un bon repas en agréable compagnie, pour le plaisir, tout simplement.

Sous couvert cartonné, d'un graphisme sobre, élégant et efficace, de lecture aisée et simple à consulter, ce livre est le cadeau idéal à s'offrir puisque l'on n'est jamais mieux servi, paraît-il, que par soi-même! Jolie façon de faire un pied de nez à la «macDomination» du goût!

Martin Beaulieu



Jean Cinq-Mars. *Histoire du collège Sainte-Marie de Montréal 1848-1969*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1998, 516 p.

L'auteur nous livre un outil de référence complet sur l'origine et la structure du collège (1848) jusqu'à ce qu'il cède sa place à l'Université du Québec à Montréal. D'entrée de jeu, soulignons l'imposante recherche (annexes et bibliographie exhaustive) effectuée pour mener à terme cette biographie du collège. Cet essai de Cinq-Mars est bien structuré et écrit dans une langue facile d'accès.

Les divisions de l'ouvrage montrent bien l'évolution du collège Sainte-Marie. Dans la première partie (1848-1895), on parle de la création du collège et du travail de son fondateur, le père Félix Martin. Tous les détails relatifs à la construction de même qu'au style architectural du collège et du Gesù sont mentionnés. On apprend que l'architecture de l'église du Gesù est inspirée librement de l'édifice romain et des églises baroques euro-

péennes. L'enseignement du collège repose sur le *Ratio studiorum* (1564). La méthode d'apprentissage se fait dans les textes des classiques. Même la *Rhetorica in Seminario Quebecensi* de Charles-François Bailly de Messin (1774) adopte les divisions du *Ratio*. On enseigne le latin, le grec, le français et la philosophie. Cette première partie dresse un portrait des recteurs du collège, explique le rôle du corps professoral.

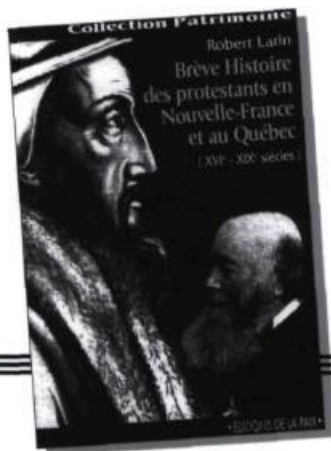
Dans la deuxième partie (1896-1945), la laïcisation du corps professoral et la mutation du collège vers le collège Jean-de-Brébeuf sont au menu. Débordant du cadre biographique, l'auteur relate le débat sur la querelle au sujet de l'enseignement obligatoire entre 1875 et 1943 et les affrontements qui ont eu lieu entre les littéraires et les scientifiques. Là aussi, le *Ratio studiorum*, le calendrier, le contenu des cours et une biographie des recteurs sont données. On parle de biens des Jésuites et de l'épineuse question du statut universitaire que le collège revendique.

Dans la troisième partie (1945-1969), il est question de la croissance de la population et des conséquences sur le collège. On commence à remettre en cause le *Ratio studiorum*. Les relations avec les universités de Montréal et Laval ne sont pas sans heurt. C'est le temps des commissions parlementaires sur l'éducation, dont la fameuse commission Parent. Coincé entre deux universités provinciales (Montréal et Laval), le collège n'arrive pas à assumer son changement d'orientation. En 1969, c'est la fin, l'UQAM est créée pour succéder au collège. Plusieurs professeurs laïcs et jésuites se retrouvent dans la nouvelle université.

Pour ce qui est de la dernière partie, elle est consacrée aux activités culturelles et sportives. On accordait beaucoup d'espace à la vie théâtrale de même qu'aux soirées littéraires et musicales qui étaient de mise au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. La poésie, le roman et les essais faisaient partie intégrante du collège, l'École littéraire de Montréal aurait pris forme dans ses murs. Le collège a eu sa propre milice et on y jouait même au hockey.

Ouvrage de grande envergure, bien documenté en photos, cet essai de Jean Cinq-Mars présente une belle pièce d'anthologie sur l'évolution de l'éducation et des méthodes d'enseignement au Québec au cours des 150 dernières années. C'est bien plus qu'une histoire du collège Sainte-Marie qu'on nous donne à lire, c'est la trajectoire sociale d'une institution solidement ancrée dans nos traditions scolaires.

Daniel Perron



Robert Larin. *Brève histoire des protestants en Nouvelle-France et au Québec (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*. Granby, Éditions de la Paix, 1998, 206 pages.

Jusqu'à tout récemment, l'historiographie officielle et traditionnelle accordait peu de place à la présence d'éléments protestants dans une société que l'on voulait avant tout canadienne-française et catholique. Les historiens ont accepté la position officielle du cardinal Richelieu interdisant l'émigration de huguenots en Nouvelle-France tel que précisé dans la charte des Cent-Associés. En réalité, la présence de protestants en Nouvelle-France constitue un fait historique bel et bien attesté et dont on commence à peine à entrevoir l'ampleur, comme le dit si bien Robert Larin. Cette émigration prendra de l'ampleur après 1760, et un schisme au sein de l'Église catholique entraînera de nombreuses conversions. Qui n'a pas entendu parler du célèbre prédicateur Charles Chiniquy?

L'ouvrage de Robert Larin se veut avant tout une étude bibliographique et un résumé des connaissances sur l'histoire du protestantisme en Nouvelle-France. Plusieurs chapitres sont consacrés à cette période alors que l'auteur aborde le sujet d'une façon chronologique. Il rappelle tout d'abord les grandes entreprises de colonisation outre-Atlantique. Roberval, les familles de Monts et de Caën pratiquaient la religion protestante, leur statut de huguenot étant clairement établi. Par la suite, malgré l'interdiction du cardinal Richelieu, de nombreux immigrants huguenots se sont établis en Nouvelle-France. L'auteur, et d'autres historiens avant lui, ont essayé de chiffrer le phénomène, ce qui s'avère très difficile. Larin porte une attention particulière aux immigrants protestants du Poitou, une région de la France qui a fait l'objet d'études antérieures. Si la présence des protestants s'affirme après 1760 grâce à l'immigration en provenance des îles britanniques, le protestan-

tisme français a été mis sous silence et Larin aborde ce sujet avec plusieurs détails.

Tout au long de l'ouvrage, l'auteur appuie ses dires avec de nombreuses références et plusieurs exemples concrets. Une grande quantité d'illustrations complètent l'ouvrage. Il s'agit là d'une excellente introduction au phénomène du protestantisme pour toute personne s'intéressant à la question.

Sylvie Tremblay



Marie-Paule Villeneuve. *L'enfant cigarier*. Montréal, VLB éditeur, 1999, 408 p.

Inspirée par la consultation du rapport de la Commission royale d'enquête sur les relations entre le capital et le travail de 1889, Marie-Paule Villeneuve, critique littéraire au quotidien *Le Droit* d'Ottawa, nous offre le roman historique *L'enfant cigarier*. Elle nous fait connaître l'histoire de Jos, un jeune garçon de onze ans qui provient d'une famille de la classe ouvrière. Le jeune homme, qui travaille à la Queen Cigar Factory de Sherbrooke, située rue Meadow, n'a qu'une idée en tête : quitter Sherbrooke pour rallier la métropole où, selon ce qui est dit, les conditions de travail et les salaires sont meilleurs.

À l'échéance de son contrat d'apprenti, Jos se rend à Montréal où il loue une chambre chez la veuve Girouard. Une fois installé, il va travailler à la manufacture de cigares Fortier avec son paternel. À l'époque, cette vie en pension est le lot de plusieurs jeunes travailleurs des manufactures de la métropole. On peut dire que cela constitue une étape de la vie.

Dans la deuxième partie du roman, Jos quitte le pays afin d'aller travailler aux États-Unis. Après un séjour à New York, il se rend à Chicago où se tient l'Exposition universelle de 1893. C'est un premier contact avec le monde extérieur. On y découvre un

jeune homme regardant tout ce qui l'entoure avec des yeux d'enfant! Par la suite, Jos se rend à Tampa Bay, capitale du cigare. Ce voyage aux États-Unis offre aussi à Jos son premier contact avec Samuel Gompers et l'American Federation of Labor. Désireux d'améliorer les conditions des travailleurs, il s'engage dans le mouvement syndical.

Dans la troisième partie, il réussit, malgré certaines craintes des travailleurs du cigare de Tampa Bay, à les faire adhérer à l'American Federation of Labor. Jos et l'amour de sa vie, Maria la Cubaine, parviennent à unir les cigariers dans la lutte contre les employeurs pour obtenir des salaires acceptables ainsi que de meilleures conditions de travail. Jos reviendra à Montréal où il va travailler pour l'American Federation of Labor et il pourra renouer avec sa famille et son passé.

À l'intérieur du roman, on reconnaît certains clichés qui caractérisent la période, que ce soit le travail des jeunes garçons dans les manufactures ou encore l'apport des filles à l'économie familiale par l'entremise d'un travail de domestique ou de commis dans un magasin. De plus, Jos a une mère très croyante qui gère l'économie familiale, ce qui concorde avec la réalité de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

En conclusion, ce roman historique nous offre un portrait réaliste des familles ouvrières qui travaillent dans les manufactures, ainsi que des luttes syndicales qui opposent les travailleurs et les employeurs. Dès les premières pages, vous serez imprégné de l'ambiance dans laquelle se déroule le roman.

Philippe D. Allard

Laurent Laplante. *La personne immédiate*. Montréal, l'Hexagone, 1998, 272 p.

Constat d'échec d'une société, déconvenue d'un journaliste d'expérience, *La personne immédiate* tente de cerner les origines et les conséquences de la pensée à courte vue, appelée ici «myopie», qui afflige notre monde en cette fin de millénaire.

D'après la définition de l'auteur, la personne immédiate est une croyante, au sens le plus péjoratif du terme : «Elle adhère aveuglément à toutes les propositions qu'on lui fait. [Elle] n'a que faire du recul, de l'analyse; elle n'est d'ailleurs plus capable de voir loin ni d'attendre». Elle n'a plus qu'une «vision immédiate qui ignore aussi bien l'histoire que la prospective».

Divisé en trois parties, le texte fait d'abord état de la myopie idéologique dont souffre trop souvent l'individu : «Sans sur-



prise, la personne dont l'œil ne s'intéresse qu'à l'immédiat en deviendra myope, tout comme celle qui se colle le nez sur l'arbre à l'écorce comme horizon et finit par ignorer jusqu'à l'existence de la forêt». Ainsi se déroule «l'histoire de l'homme que ses gestes rendent myope», l'histoire de celui qui, par ses actes quotidiens, banals, se rend complice et victime de notre myopie collective.

Mais la myopie n'est pas seulement l'apanage du commun des mortels. Elle a aussi envahi la politique, le mouvement coopératif, les syndicats, les entreprises, bref : les sphères de décisions. Les exemples ne manquent pas, on s'en doute. L'expérience journalistique de l'auteur en fournit quelques-uns assez éloquentes.

Enfin, dans le troisième volet du tryptique, l'auteur fustige une certaine gente intellectuelle qui, loin de remplir son rôle de vigie, semble au contraire avoir, consciemment ou pas, renoncé à sa tâche, celle de dénoncer la myopie collective qui nous afflige, celle d'éclairer la voie de ses concitoyens.

Mais alors que faire? Les solutions sont multiples. Selon Laurent Laplante, un début de solution à cette crise passerait, entre autres, par une meilleure connaissance de l'histoire, cette discipline «qui n'a jamais montré beaucoup de docilité face aux théories et qui a sa façon bien à elle, mais toujours triomphante, de privilégier le pragmatisme».

**François Robichaud**

Christian Depoorter, Martin Girard et François Poitras (dir.). *Tous les films du monde : Guide vidéo 1999*, Montréal, Les Éditions Fides et La Boîte noire, 1998, 878 p.

Ce massif *Guide vidéo 1999* propose une version considérablement augmentée du *Guide vidéo 1998* et du *Guide vidéo 1997* des mêmes auteurs, puis-



qu'il contient 250 pages de plus que l'édition publiée deux ans auparavant (voir notre critique dans *Cap-aux-Diamants*, n° 52, hiver 1998, p. 55). À l'image de plusieurs guides équivalents édités aux États-Unis, cet ouvrage de référence fournit de brèves notices d'environ cinq lignes chacune, contenant un résumé et quelques commentaires, pour plus de 12 000 longs métrages disponibles au Québec sur vidéocassette. Les renseignements donnés pour chaque titre sont toutefois minimes : un bref générique, un résumé de l'intrigue tenant en une phrase, suivi d'un jugement critique et d'une cote variant de 1 (chef-d'œuvre) à 7 (médiocre). Il s'agit des mêmes descriptions que celles que l'on trouve dans le *TV Hebdo* ou dans les téléhoraires, rédigés par la fervente équipe de Médiafilm, à Montréal. Le Québec est d'ailleurs le seul endroit au monde à offrir un système aussi efficace de cotes et de classement des films.

L'ouvrage compte quelques points faibles : son cahier de photographies de Téléfilm Canada (entre les pages 730 et 731) est bâclé, les photos ne sont pas légendées et manquent de contraste. En outre, les œuvres répertoriées dans cet épais volume ne valent pas toutes la peine d'être visionnées, ni même d'être mentionnées ici. De plus, bien des films importants (ceux d'André Delvaux, *The Jazz Singer*, premier film parlant de l'histoire, réalisé en 1927 par Alan Crosland, *Ludwig - Le Crépuscule des dieux* de Luchino Visconti, ou encore *Despair* de Rainer Werner Fassbinder) manquent à la liste, puisque ces titres ne sont toujours pas disponibles en vidéocassette. En ce sens, ce guide est fidèle à l'accès limité aux chefs-d'œuvre de l'histoire du cinéma sur notre territoire. Pour ces raisons, *Tous les films du monde* ne peut se substituer à un dictionnaire des films, mais il devient un outil de documentation utile et à prix modique permettant de savoir ce qui peut être accessible en vidéocassette au Qué-

bec, c'est-à-dire une pointe imparfaite de l'iceberg que constitue l'histoire du cinéma.

**Yves Laberge**



Reed Scowen. *Le temps des adieux. Plaidoyer pour un Canada sans le Québec*. Montréal, VLB éditeur, 1999, 194 p.

Dans son essai *Le temps des adieux*, Reed Scowen propose une thèse nouvelle pour résoudre les éternels conflits qui animent la politique canadienne depuis plus de 30 ans : le Canada devrait recourir à la «désinvestiture» et laisser le Québec devenir un pays indépendant. Son propos, Scowen l'explique d'abord par l'idée que le Québec n'est, et cela particulièrement depuis l'élection du Parti québécois le 15 novembre 1976, et ne sera «jamais satisfait une fois pour toutes [à l'intérieur du Canada], même avec un transfert de pouvoirs d'Ottawa ou une réforme constitutionnelle» (p. 15). Par conséquent, s'il s'en détachait, le Canada s'en trouverait amélioré et ne souffrirait plus l'omniprésente menace de séparation qui jusqu'à maintenant «a garanti [au Québec] une attention de la part des décideurs politiques canadiens, qui [de surcroît] lui a toujours été bénéfique» (p. 67). Donc, se séparer de la «belle province» consoliderait la Confédération canadienne. Plutôt que de subir, mieux vaut agir.

Pour étayer sa thèse, qui «s'adresse à toutes les personnes [résidant] au Canada, sauf aux Québécois francophones» (p. 7), l'auteur soutient que les relations Québec/Canada sont vouées à un inexorable imbroglio qui prend sa source dans l'idéologie même de la politique québécoise. Selon Scowen, «tous les gouvernements successifs du Québec [...] se sont donné pour mission politique de renforcer et de faire rayonner la langue et la culture françaises» (p. 64), ce qui mine de l'intérieur la Confédération cana-

diennne. Ainsi, Reed Scowen voit au Québec un «consensus politique francophone», personnifié par le Parti libéral et le Parti québécois, deux partis éminemment nationalistes, qui sont «en route vers une même destination [mais] qui proposent deux voies différentes pour s'y rendre» (p. 72). L'un par une place plus importante au sein de la confédération, l'autre par la souveraineté du Québec. Conclusion : «l'attitude du Québec rend toute autre réforme de la Constitution impossible [...]» Et l'auteur d'ajouter que «toute tentative visant à améliorer nos institutions politiques sera invariablement contrecarrée par le Québec dont l'unique objectif est d'élargir l'espace qu'il occupe dans nos structures constitutionnelles» (p. 117).

*A priori*, Reed Scowen, Sherbrookoise anglophone, n'est pas un souverainiste. Au contraire, son allégeance au Parti libéral l'a amené, en 1976, à être député de la circonscription de Notre-Dame-de-Grâce puis, en 1985, conseiller économique principal et adjoint parlementaire de Robert Bourassa, alors premier ministre. Par la suite, de 1987 à 1995, il fut délégué général de la province à Londres et à New York. C'est donc en fédéraliste résolu quant à l'impossibilité pour le Canada de s'entendre un jour avec le Québec qu'il se commet avec *Le temps des adieux*.

Si l'argumentation de Scowen se base d'abord sur son vécu, son essai a toutefois le courage de susciter sur de nouvelles bases le débat sur l'avenir du Canada et du Québec. C'est d'ailleurs le véritable mérite de l'ouvrage, car il n'aborde pas en profondeur (12 pages, chapitre XVI) les effets qu'entraîneraient la destitution du Québec pour le Canada.

**Jean-François Bouchard**

Gérard Bouchard, John A. Dickinson et Joseph Goy (dir.). *Les exclus de la terre en France et au Québec XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1998, 336 p.

Cet ouvrage collectif réunissant les actes du 6<sup>e</sup> Colloque d'histoire des sociétés rurales française et québécoise bénéficie de l'apport éblouissant de nombreux chercheurs. Les seize articles qui le composent traitent de sujets diversifiés qui ont tous en commun, comme son titre l'indique, le destin des exclus de la terre, tant au Québec qu'en France. Spécialistes d'ici et d'outre-mer nous offrent les résultats de leurs recherches, de leurs réflexions dans un ouvrage qui fait plus qu'autorité en la matière.

Bien que le rassemblement de plusieurs articles autonomes cause quelques inégali-



tés, la richesse de la plupart de ceux-ci est grande. Cette dernière tient en partie des comparaisons entre la France et le Québec qui amènent une perspective intéressante.

Et les exclus, qui sont-ils? D'un article à l'autre, on en découvre les multiples facettes. Exclue par choix, par imposition du père ou par nécessité matérielle, ils sont non seulement exclus de la terre, mais aussi du patrimoine, du mariage, de l'instruction ou de la considération générale. Pas tous! Certains profitent de cette exclusion pour se retrouver dans une situation plus enviable.

On parle peu du pourquoi de l'exclusion et plus des conséquences. Les exclus le sont en général pour empêcher de diviser une terre déjà trop petite pour la survie d'une seule famille. L'exclusion n'est pas toujours provoquée par un boum démographique. Il s'agit parfois de la conjonction économique comme dans la région du Morvan où, par exemple, l'appropriation des forêts par les seigneurs a vite fait de mener à un trop-plein du territoire.

La migration est l'une des grandes conséquences de l'exclusion. Elle n'est pas toujours définitive, comme ces paysans auvergnats qui émigrent temporairement en Espagne pour y pratiquer le commerce. L'exclusion ne mène pas nécessairement à la misère ou à l'exil. Certains se trouvent un nouveau métier ou offrent leurs bras au fils aîné qui a hérité de la terre. Certains exclus sont même choyés parce qu'ils bénéficient d'une éducation de notaire ou d'avocat alors que «l'élue» continuera d'exploiter la terre. Mais ici, nous sommes déjà rendu au XX<sup>e</sup> siècle où l'exclusion touche tout le monde.

L'exclusion amène inévitablement à parler des pratiques successorales. Il est étonnant de constater la multitude de lois et de coutumes qui les régissent. Comme le soulève plusieurs chercheurs, la difficulté de trouver des sources est bien présente et l'ampleur d'une enquête à grande échelle est immense. Malgré cela, le travail accompli est passionnant.

Une petite ombre au tableau, certains articles, trop attachés aux statistiques ou axés sur une micro-population nous font douter de leur apport réel. Pour le non-initié, il pourra également s'avérer difficile de se retrouver parmi les dédales des familles et des générations. Cependant, pour quiconque s'intéresse au sujet, il s'agit sans contredit d'un ouvrage incontournable.

**Élaine Sirois**



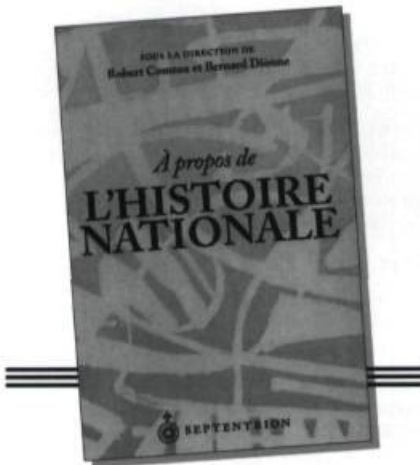
Marta Dvorak (dir.). *La Création biographique : Biographical Creation*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1997, 316 p. (Coll. Association française d'études canadiennes, 5).

Les récits de vie (incluant tout sous-genre biographique : autobiographie, journal intime, mémoires, etc.) deviennent de plus en plus populaires. Dans ce livre, les auteurs se penchent sur les questions «pourquoi» et «comment» écrit-on des biographies? Qu'est-ce qu'une œuvre biographique? Trente-cinq présentations au colloque de L'AFEC sur la production biographique (tenu en 1995) tentent de répondre à ces questions. Les spécialistes – surtout des Français et des Canadiens – de divers champs disciplinaires présentent leurs travaux en quatre sections thématiques : *la théorie, la littérature* (avec quatre textes sur les œuvres de Michael Ondaatje) *texte et culture* et, finalement, *histoire et société*. Il faut préciser qu'il s'agit d'une collection bilingue avec dix-neuf essais en français et seize en anglais.

Ce livre offre une grande variété : chaque lecteur devrait trouver des essais qui correspondent à ses goûts, à ses intérêts professionnels, à sa curiosité, nous dit Marta Dvorak. En effet, il y en a pour tous dans cette collection. Cependant, avec une telle variété, très peu de gens liront les essais avec le même intérêt. Parmi les présentations les

plus susceptibles de retenir l'attention des historiens, notons les contributions de C. Cosnier, Emmanuel Le Roy Ladurie, Brian Young, Jean Roy, Bernard Hue, A. Greer, Guy Perreault et Sylvie Arend.

John MacFarlane



Robert Comeau et Bernard Dionne (dir.). *À propos de l'histoire nationale*, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1998, 160 p.

Depuis le dépôt du rapport du Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire de 1996 (présidé par Jacques Lacoursière), tout un débat s'est enclenché à propos de l'enseignement de l'histoire dans les écoles du Québec. Plus particulièrement sur la place que doit prendre l'histoire nationale. Né d'un colloque tenu lors d'un congrès de l'ACFAS, ce livre regroupe une dizaine de textes d'universitaires (presque tous des historiens parmi lesquels Gérard Bouchard, Ronald Rudin et Micheline Dumont) qui nous livrent leurs réflexions sur ce que devrait être l'histoire nationale du Québec.

Trois points majeurs ont retenu notre attention. Tout d'abord, le consensus parmi les participants sur la nécessité de réécrire l'histoire nationale et de l'orienter davantage vers l'histoire sociale en traitant de la contribution des femmes, des ouvriers et des différentes communautés ethniques. Puis, reléguer au second plan l'État-nation en mettant moins l'accent sur la politique comme fil conducteur.

Le deuxième point concerne justement la place qui devrait être réservée aux différentes ethnies qui peuplent le Québec (francophones, anglophones, autochtones et immigrants). Selon René Durocher, il n'existerait pas une histoire nationale, mais plusieurs histoires nationales. Il faudrait éviter de construire une histoire nationale du Québec trop canadienne-française. Pour ce faire,

certain favorisent l'étude comparative. Lucia Ferretti s'est intéressée à cette approche et à la place de ces gens dans l'écriture de l'histoire nationale de certains pays comme la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis.

En dernier lieu, nous remarquons cette volonté commune (ou presque!) de voir l'enseignement de l'histoire comme un agent «civilisateur». C'est-à-dire que l'histoire nationale devrait permettre aux jeunes de mieux comprendre la société, de les rendre plus critiques face à ce qu'ils voient et entendent et donc, de former les jeunes à la société civile. C'est du moins l'avis de Robert Martineau et de Brian Young.

Cet ouvrage très intéressant nous porte à réfléchir sur la manière de bâtir l'histoire nationale du Québec. Il nous présente des points de vue constructifs et variés qui permettront la poursuite du débat. Mentionnons toutefois la présence de quelques textes laborieux. Un livre à conseiller à tous ceux qui enseignent l'histoire du Québec.

Julien Bréard



Jean Couture. *Georg Trakl et la traduction de sa poésie comme enrichissement pour la langue française*. Québec, Éditions J. C., 1997, 53 p.

Cette plaquette publiée à Québec à compte d'auteur rend hommage au grand poète autrichien Georg Trakl, né en 1887 et mort prématurément à l'âge de 27 ans à l'hôpital psychiatrique de Cracovie, le 3 novembre 1914. Son auteur, Jean Couture, fournit ici un exercice précis de ce que l'on pourrait désigner comme étant une étude de traduction comparée, dans laquelle on identifie les nuances et les variantes (parfois considérables) entre les éditions de différents traducteurs français qui ont adapté à notre langue les poèmes (rédigés en langue allemande) de Georg Trakl.

Tout comme il existe des variantes entre plusieurs versions d'un manuscrit, d'une œuvre littéraire (par exemple les romans de

Flaubert) ou cinématographique (les deux versions du film *Métropolis*), les divers traducteurs avaient adapté différemment le texte allemand de Trakl au français, selon les nombreuses éditions passées. Pour Jean Couture, les traducteurs français ont donné à l'œuvre de Trakl des éléments nouveaux, qui ne faisaient pas vraiment partie du texte allemand original. Ceci confirme en un sens la théorie du sociologue de l'art Howard Becker (*Les Mondes de l'art*, Flammarion, 1988), qui démontre que les traducteurs contribuent – souvent involontairement – à modifier l'aspect final d'une œuvre.

L'œuvre et la destinée de Trakl pourraient se comparer (toutes proportions gardées) à celles d'un Rimbaud ou d'un Nelligan. Trakl est considéré comme une figure éminente de l'expressionnisme allemand, et sa poésie reprend les thèmes les plus intenses de cette littérature éclatée : la révolte, la solitude, une vision démesurée et déformée des horreurs du présent.

Cette étude originale démontre qu'il existe des recherches intéressantes sur la littérature du monde germanique qui s'effectuent ici, c'est-à-dire hors des circuits habituels de ce domaine. L'ouvrage rejoindra non seulement les germanistes, mais aussi les historiens de la littérature comme les chercheurs en traduction, en études littéraires et comparatives.

Éditions J.C., 8, rue Hamel, Québec (Québec) G1R 5J9. ♦

Yves Laberge

